

Sophie Rabau

Introduction : Pour (ou contre) une lecture contrauctoriale ?

Généalogie d'une hypothèse (« On ne peut pas dire ça »)

« On ne peut pas dire ça », « Tu ne peux pas dire ça » : le volume qu'on va lire est peut-être né de cet interdit, formulé sur un ton faussement désolé, que se voit parfois opposer un interprète ou un critique littéraire trop audacieux. On ne peut pas dire, si l'on connaît Balzac, qu'il écrit pour libérer les classes populaires du joug de la bourgeoisie ; on ne peut pas dire, si l'on est familier de Montesquieu, qu'il tient des propos racistes ; ou encore : si l'on a quelque idée, même approximative, des dates d'Ovide, on ne cherchera pas dans les *Métamorphoses* une esthétique du montage cinématographique. Bien sûr le contresens est souvent moins criant, mais la sentence reste aussi sévère : on ne peut pas dire ça. Ou comme l'écrit Marc Escola narrant ici même une mésaventure herméneutique : « À l'interprétation que je donnais du texte, je me voyais ainsi opposer un énoncé de Pascal, et me trouvais pris en flagrant délit de faute professionnelle, sous la seule forme que nous lui connaissons dans notre milieu : aucune interprétation ne peut être tenue pour valide si elle est contredite par un énoncé de l'auteur. »

Ma liberté d'interpréter semble donc s'arrêter là où commence la réalité de ce que nous savons sur l'auteur.

Les auteurs de ce volume partagent la conviction qu'aucun interdit ne va de soi et que c'est pour chacun une bonne hygiène mentale d'en interroger les présupposés, voire le bien-fondé. Loin d'accepter sans discussion le dogme auctoriolement correct qui nous interdit de prêter, par exemple, à Ovide une esthétique du montage, ou, comme cela a été fait récemment, à Stendhal un « désir de cinéma¹ », on prend ici le parti de demander des comptes à la lecture proauctoriale, en scrutant son envers. Explorer le territoire encore vierge de la lecture contrauctoriale, c'est donc revendiquer ce que le bon sens critique présente comme une faute herméneutique, voire en faire, à titre expérimental au moins, une méthode, pour interroger les fondements, apparemment inébranlables, de l'interprétation littéraire, pour en bouger les contours, peut-être. Non pas que nous voulions créer une nouvelle école de lecture. Nous nous proposons plutôt de comprendre ce qui est interdit par l'interdit de la lecture contrauctoriale. Ainsi est née l'hypothèse d'abord spéculative qui fonde notre propos : puisqu'il faut lire pour l'auteur, il existe donc quelque chose qu'il ne faut pas faire, et qui consiste à lire contre lui.

Or – et c'est principalement ce résultat que nous ramenons de ce voyage en contrauctorialité –, il y a quelque raison de regarder avec défiance une lecture contre l'auteur. Admettre qu'il est possible de lire contre l'auteur, décrire ou pratiquer la lecture contrauctoriale, c'est en effet déplacer assez radicalement l'idée que l'on peut se faire de l'interprétation littéraire. À lire de la sorte, on pose implicitement que l'auteur n'est pas une preuve infrangible, permettant d'affirmer à coup sûr la validité d'une lecture, mais seulement un argument qui conforte non la vérité, mais la persuasion du discours interprétatif. En d'autres termes, quand on explore la voie contrauctoriale, l'herméneutique littéraire ne se décrit plus comme un discours de vérité qui ressortit au vrai ou faux, mais comme un discours persuasif dont la meilleure

1. Laurent Jullier et Guillaume Soulez, *Stendhal. Le désir de cinéma suivi des Privilèges du 10 avril 1840 de Stendhal*, Paris, Séguier, 2006.

« preuve » – mais au sens rhétorique et non aléthique du terme – serait l’auteur.

Ce déplacement s’observe d’abord, dans la première partie du volume, à travers l’étude de pratiques contrauctoriales. Prouvant le mouvement en marchant, Laure Depretto, Marc Escola et Arnaud Welfringer y présentent des cas de lecture contrauctoriale. Ils les cherchent dans la lecture contrestendhalienne que risqua Bellemin-Noël à propos d’*Armance* (Laure Depretto), les pratiquent à propos d’une fable de La Fontaine qui pose en abyme la question de l’autorité herméneutique (Arnaud Welfringer), ou racontent comment ils lurent contre l’auteur sans (presque) le savoir (Marc Escola). Dans tous les cas, parce que la lecture qui se réclamerait de l’auteur est contrée, la figure de l’auteur apparaît clairement comme un argument d’autorité auquel les lecteurs contrauctoriaux proposent des alternatives. Mais de quoi se réclame-t-on quand on se réclame de l’auteur, et, partant, que contre-t-on quand on lit à rebrousse-auteur ? Une deuxième partie, plus théorique, apporte des éléments de réponse à cette question. Si l’argument auctorial a tant de poids, c’est d’abord parce qu’il garantit tout en l’incarnant la cohérence du discours critique : il est le centre d’où rayonnent les diverses interprétations de son œuvre, ce à quoi Laurent Zimmermann oppose la notion de « désauteur » ; il est aussi, plus radicalement, le point focal qui permet de poser l’unité de l’œuvre : lire contre l’auteur, c’est alors remettre en cause la notion même d’œuvre, montrer qu’elle est une construction critique fondée sur l’autorité auctoriale (Matthieu Vernet). Mais l’auteur, plus curieusement, peut aussi être vu comme un lecteur, sorte de double autorisé du critique qui n’aurait alors qu’à répéter ce qu’il dit/lit de son œuvre. Les articles de Sophie Rabau et Florian Pennanech montrent comment la lecture contrauctoriale peut refuser ce jeu de reflet en posant comme une rivalité entre l’auteur qui se lit et le critique qui le lit. Ou comme l’écrit ici Laure Depretto : « Une lecture contrauctoriale serait une lecture s’attaquant à l’auteur comme autolecteur, non à l’auteur comme créateur. » Sophie Rabau s’interroge sur l’idée d’un auteur dont l’acte d’écriture serait une manière de lecture. Florian Pennanech montre que l’auteur, quand il motive son récit, rend partiellement inutile le travail d’un critique voulant donner

des raisons à l'œuvre : lire contre, c'est alors démotiver pour avoir de nouveau à expliquer, pour pouvoir continuer d'écrire, en critique, à partir de l'œuvre. Car c'est peut-être d'écrire qu'il s'agit. Le travail critique quand il se fait contrauctorial se donne comme une écriture qui cherche une autorité propre tout en reprenant le texte d'un autre. Il n'est pas étonnant alors de retrouver le même geste dans l'écriture proprement littéraire. Caroline Raulet explique ainsi comment la rhétorique de la contrauctorialité se trouve comme anticipée par les romanciers qui préviennent la saisie critique dont leur figure pourrait être l'objet. Oana Panaïté et Julia Peslier, l'une à propos de l'écriture contemporaine, l'autre à travers une typologie de l'écriture contrauctoriale, montrent chacune comment lire contre, c'est aussi écrire à partir de.

À l'horizon de l'hypothèse contrauctoriale se profile donc une redéfinition du discours herméneutique. La provocation et le paradoxe qui semblent accompagner la lecture contre l'auteur ne sont que la face visible d'une réaction de (quasi légitime) défense herméneutique : puisque l'auteur est cet obstacle qui limite ma liberté de lecture, je lirai contre lui (elle), non pour le plaisir (réel, par ailleurs) de l'opposition paradoxale, mais bien pour ramener l'obstacle à sa juste dimension, un argument que l'on essaie de déguiser en preuve.

Une hypothèse paradoxale ?

Lire contre l'auteur, c'est s'opposer à une *doxa*, mais aussi à une contre-*doxa*. À une *doxa* : de la naissance de la « critique » à Alexandrie, où on lit les textes pour les attribuer à un auteur, ou pour les épurer de ce qui n'est pas de l'auteur², jusqu'à l'herméneutique romantique qui vise à restituer l'individualité auctoriale³, nous sommes les héritiers d'une longue tradition où la lecture

2. Voir notamment Rudolf Blum, *Kallimachos. The Alexandrian Library and the Origins of Bibliography*, traduit par Hans H. Wellish, Madison, The University of Wisconsin Press, 1991.

3. Voir en particulier Christian Berner, *F.D.E. Schleiermacher. Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, Paris, Éditions du Cerf, 1987.

professionnelle des textes littéraires a pour fonction de servir l'auteur. Dans la suite de l'histoire de l'interprétation, une inflexion s'est faite jour : le projet de reconstituer l'intention de l'auteur s'est vu opposer la nécessaire intervention de la subjectivité du lecteur qui ne peut être effacée, de même que ne peut être effacée la distance historique. Mais les théories de la réception qui vulgarisent, dans le domaine littéraire, ces idées inspirées de la philosophie heideggérienne et relayées par Gadamer, ne remettent pas en cause le bien-fondé d'une lecture pro-auctoriale dont la difficulté est seulement soulignée⁴. L'interprète est sommé de connaître sa position et sa propre subjectivité dans son travail d'interprétation, comme si, à défaut de pouvoir retrouver l'auteur, il fallait au moins pouvoir dire ce qui vient parasiter la reconstitution de son intention. Lire contre l'auteur, c'est prendre le contre-pied de cette tradition. Mais ce n'est pas pour autant rejoindre ceux qui s'y sont opposés en construisant une contre-*doxa*, fondée sur deux stratégies bien connues. On lit sans l'auteur (et non contre lui) en opposant à sa figure une autonomie du texte, ce qui revient à lire contre l'idée d'auteur, perçu comme figure du pouvoir et de la fixité du sens, mais non pas, comme on le propose ici, contre l'auteur singulier d'une œuvre singulière que l'on attaquerait par le fait de sa lecture. On lit aussi en transférant l'autorité de l'auteur à un autre objet, qui permet de valider le bien-fondé de l'interprétation en l'absence de l'auteur, soit que l'on reporte sur le texte la cohérence et l'unité d'intention généralement imputées à l'auteur (ce que Eco nomme l'*intentio operis*), soit que l'on fasse primer l'intention de l'interprète (*intentio lectoris* dans les termes d'Eco) sur celle de l'auteur, lui donnant par là même l'autorité d'ordinaire prêtée à l'auteur⁵. Dans ces deux cas, l'auteur est soit abandonné, soit métamorphosé en une autre instance qui se trouve légitimée. Loin de l'abandonner ou de transférer son autorité, le lecteur contrauctorial laisse sa place à l'auteur, à la nuance près qu'il lit en s'opposant à sa figure.

4. Voir Jean Grondin, *Introduction to Philosophical Hermeneutics*, New Haven, Yale University Press, 1994, p. 91-123.

5. Umberto Eco, « La surinterprétation des textes », *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996.

Repérages

À quoi s'oppose-t-on lorsqu'on s'oppose à l'auteur ? Dans un premier cas de figure, le critique tiendra l'auteur comme le responsable ou le garant de l'œuvre, mais lui reprochera d'avoir écrit un texte dont la qualité laisse à désirer. Ainsi François Crouzet peut-il lire « contre René Char » dont la poésie tient selon lui de la mystification et de l'enflure⁶. Pour être spectaculaire, ce type de lecture en forme de mise à mort ne remet pourtant pas en cause le lien étroit qui unit l'auteur à son œuvre : si l'œuvre est ratée, c'est que Char est incompetent. C'est ainsi que Julia Peslier peut voir, ici même, une dimension contrauctoriale – en l'espèce fictive – dans les lettres de refus imaginées par Umberto Eco : un éditeur pointilleux y refuse quelques chefs-d'œuvre de la littérature occidentale et discrédite par là même Homère, Dante ou Cervantès. Là où le critique construit d'ordinaire son autorité sur sa capacité à restituer la géniale intention de l'auteur, il la tire ici de sa dénonciation de l'imposture auctoriale. On inverse seulement le présupposé selon lequel l'œuvre est géniale du fait de l'auteur. Il s'agit donc toujours de lire en reconstituant ce qu'a (vraiment) voulu faire l'auteur et l'on ne s'éloigne finalement pas vraiment de la lecture proauctoriale, ce qui explique peut-être que ce cas ne soit pas très représenté dans les pages qui suivent.

Plus acrobatique et moins confortable pour le critique serait une lecture qui approuverait, ou tout au moins ne désapprouverait pas l'œuvre tout en contestant la figure de l'auteur. Jean-Pierre Martin dans son *Contre Céline*⁷ s'en prend, par exemple, à la personne de l'auteur, plus qu'il ne remet en cause le texte en soi. De même un lecteur « engagé » ou « militant »⁸ pourra rechigner à lire le texte d'un auteur, par ailleurs raciste ou sexiste, ou plutôt ne pourra lire qu'en marquant une constante opposition à l'auteur, en se distanciant de lui tout en lisant son texte. Un troisième cas de

6. François Crouzet, *Contre René Char*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

7. Jean-Pierre Martin, *Contre Céline*, Paris, José Corti, 1997.

8. Voir Jean-Louis Jeannelle, « Lecture contrauctoriale : théories militantes », *Atelier de théorie littéraire de Fabula*, www.fabula.org/atelier.php?Th%26acute%3Bories_militantes [page consultée le 30 août 2011].

figure, mixte des deux précédents, peut se rencontrer. Le critique ne remet pas en cause la valeur ou l'intérêt général de l'œuvre, mais fait reproche à l'auteur d'y avoir inséré des éléments ou des propos qu'il désapprouve. William Booth rapporte ainsi que Paul Moses, enseignant afro-américain, refusa d'enseigner *Huckleberry Finn*, de Twain, parce que le texte véhiculait des représentations racistes, mais non parce qu'il remettait en cause intrinsèquement la qualité du roman⁹. Ce refus ne s'entend que dans un contexte où le commentaire implique automatiquement une sympathie pour l'auteur, et la lecture contrauctoriale aurait pu offrir à Moses une autre voie de sortie. Rien ne lui interdisait de lire en marquant son désaccord partiel avec l'auteur, en se distanciant de lui tout en rendant compte des procédés qu'il met en œuvre. Dans tous ces cas, la lecture s'effectue en dépit de l'auteur et n'est possible qu'au prix d'une attaque contre sa personne, ou contre la figure auctoriale que l'on construit à partir du texte. On est devant une forme d'antipathie auctoriale ou d'« empathie contrauctoriale », selon l'expression qu'emploie ici Oana Panaïté, quand elle montre que loin de dédaigner la figure auctoriale d'un Rimbaud, Pierre Michon l'attaque pour s'appropriier l'œuvre. Le désaccord entre le lecteur et l'auteur ne porte pas sur l'interprétation de l'œuvre. Il en va autrement quand le lecteur contrauctorial lit contre ce que l'auteur dit de son texte. C'est en tant que clé herméneutique de sa propre œuvre que l'auteur est alors attaqué. Il n'est pas forcément nécessaire que l'auteur ainsi contré tienne un discours sur ce qu'il a écrit. Sa seule existence vaut interprétation. Il suffit qu'il ait vécu pour que sa biographie, comprise comme une clé de lecture, puisse être refusée par un lecteur contrauctorial. Laurent Zimmermann ne tient pas compte de la biographie baudelairienne pour lire « L'Albatros » traditionnellement assimilé à un Baudelaire-poète dont on sait qu'il cherchait à fuir lourdeur et vulgarité familiales. Les romanciers romantiques étudiés par Caroline Raullet-Marcel laissent entrevoir *a contrario* ce que pourrait être ce genre de lecture. S'attaquant à l'image que leurs œuvres donnent d'eux, et pervertissant la lecture de curiosité « pro-auctoriale » qui peut s'en suivre, ils invitent à lire en se passant de la figure biographique

9. *Ibid.*

de l'auteur. Par le fait de son existence, l'auteur peut déterminer, ensuite, un contexte interprétatif : il est le centre d'où rayonnent plusieurs ensembles qui sont perçus comme des normes venant réguler et valider l'interprétation. On pense à l'œuvre d'abord, ce qui s'entend en deux sens : comme le montre Marc Escola, lire un texte de Pascal sans tenir compte de ce que l'on considère être l'œuvre pascalienne revient à lire contre Pascal ; mais plus radicalement, refuser l'existence, d'une œuvre, dont l'auteur garantit et prouve en quelque sorte l'existence, est une autre manière de lecture contrautoriale, comme le suggère Matthieu Vernet. Le plus souvent, toutefois, c'est à un discours auctorial explicite que l'on s'attaque. L'auteur dérange en ce qu'il est lecteur, et par là même rival, par définition mieux autorisé, du critique. On prend à rebours un discours d'intention sur l'œuvre tenu par l'auteur dans le péritexte, préface ou postface, lettres accompagnant la publication et autres déclarations faites en dehors du texte proprement dit. Ainsi Bellemin-Noël s'oppose-t-il à la lettre où Stendhal donne à Mérimée la clé d'*Armance*¹⁰. On s'opposera encore à un discours postérieur où l'auteur, commentant sa propre œuvre, s'en donne comme le lecteur « froid », selon l'expression d'Eco¹¹. Mais le geste de lecture auctoriale peut même être simultané à l'écriture, si l'on suit les analyses de Sophie Rabau et de Florian Pennanech qui montrent comment l'écriture peut être considérée comme un acte d'auto-commentaire.

Les manières et les raisons de s'opposer à l'auteur varient également. On distinguera ainsi les lectures contrautoriales assumées des lectures contrautoriales motivées. Dans le premier cas, on lit contre l'auteur par principe, transformant l'attaque en règle de lecture, tandis que dans le deuxième cas, l'attaque est expliquée par des raisons singulières que le critique expose. En d'autres termes, la lecture contrautoriale peut être considérée soit comme une méthode, soit comme une nécessité ponctuelle, exceptionnelle. Enfin le lecteur qui lit contre l'auteur peut le faire ouvertement, comme

10. Voir ici même l'article de Laure Depretto.

11. Umberto Eco, « Entre l'auteur et le texte », *Interprétation et surinterprétation*, *op.cit.*

par exemple Bellemin-Noël dans sa « Lettre à Michel Leiris¹² », comme il peut, au contraire, ne pas déclarer attaquer l'auteur, voire feindre de lire en son nom (lecture pseudo-auctoriale); de manière plus retorse, une lecture apparemment contrauctoriale peut en fait répondre au programme de l'auteur ou encore reconstituer une figure d'auteur qui correspond à l'interprétation proposée. Nous parlons alors de lecture pseudo-contrauctoriale. Ces critères, pour être opérants, restent trop généraux, et il va de soi que plus de finesse descriptive reste à introduire dans la description de la lecture contrauctoriale. Du côté de l'attitude de lecture d'abord, le geste contrauctorial se décline sur une palette qui va de l'inflexion à la réfutation en passant par la correction, l'ajout, le complément, etc. Du côté du geste concret lié à cette attitude de lecture, on va aussi de la discrète incise au geste concret de ne pas éditer, de retirer telle œuvre du canon en raison même de la personne de son auteur, en passant par la remarque ponctuelle, la lettre à l'auteur (Bellemin-Noël) ou encore la déclaration programmatique.

L'auteur comme obstacle

Mais quelle que soit la manière d'aller contre l'auteur, c'est toujours la même raison qui préside à la lecture contrauctoriale. Un lecteur bute sur l'obstacle auctorial, voit sa lecture empêchée par l'auteur. Que cela soit par sa personne, par son existence perçue comme norme herméneutique, ou par un discours explicite, interne ou externe à l'œuvre, l'auteur oriente l'interprétation, la valide et l'autorise, et interdit par là toute lecture qui prendrait des voies divergentes ou échapperait à la validation auctoriale. En ce sens, lire contre l'auteur, ce n'est pas seulement lire contre le texte, contre sa logique ou son programme, mais contre un principe érigé en obstacle à notre lecture. C'est cette définition de l'auteur comme obstacle ou tyran qui fait l'unité de notre propos. Lire contre l'auteur ne revient pas pour autant à chercher une autre forme de validation en se réfugiant sous l'autorité du lecteur et de

12. Jean Bellemin-Noël, « Lettre à Michel Leiris », *Biographies du désir*, Paris, PUF, 1988.

son bon plaisir, ou en se réclamant du texte. La lecture contrauctoriale est plutôt sous-tendue par une redéfinition du statut de l'auteur dans l'acte de lecture et partant par une réflexion sur la nature du discours herméneutique.

L'interprétation comme persuasion et l'auteur comme argument

C'est paradoxalement dans ce qui peut sembler une faiblesse de la lecture contrauctoriale que cette redéfinition apparaît le plus nettement. Bien des lecteurs contrauctoriaux ont en effet souvent tendance à reconstruire une figure d'auteur plus adaptée à leur lecture, après s'être opposés à la figure de l'auteur qui les gênait. Florian Pennanech, Marc Escola, Laure Depretto montrent ici comment l'opposition à un « auteur 1 » est un moment qui précède la construction d'un « auteur 2 », qui n'interdit plus mais autorise une nouvelle lecture. Deux figures du même auteur peuvent légitimer deux lectures divergentes. L'auteur ne renvoie donc pas à un état de fait infrangible et unique qui permettrait à l'interprète de s'orienter à coup sûr, qui déterminerait, donc, l'interprétation. Tout au contraire, c'est l'interprétation qui détermine l'auteur et qui, loin de le servir, le met plutôt à son service. Mais pourquoi ces lecteurs contrauctoriaux construisent-ils de la sorte un nouvel auteur ? À quoi leur sert de réinstaurer une figure auctoriale, quand ils semblent s'y être opposés ? Il se peut bien sûr que la nouvelle figure auctoriale soit présentée comme le rétablissement d'un fait, voire une révélation historique : Balzac n'était pas vraiment légitimiste, mais un précurseur du marxisme. Toutefois, aucun fait nouveau révélé par l'enquête historique n'accompagne généralement la production d'un auteur second. C'est seulement la lecture du texte qui se reflète en ce nouvel auteur. Dès lors le soupçon fait jour que la reconstruction d'un auteur est nécessaire à des fins de persuasion, que l'auteur permet d'autoriser le lecteur. Lire contre l'auteur revient alors à lire contre une utilisation de l'auteur visant à rendre une interprétation convaincante. Si bien que la lecture contrauctoriale est souvent une lecture qui va à l'encontre de lectures précédentes ; comme le suggèrent, dans ce volume, Laure Depretto et Marc Escola, lire « contre l'auteur »

peut revenir à s'opposer à des lectures antérieures qui se sont réclamées de l'auteur, à attaquer l'utilisation de l'autorité de l'auteur par les lecteurs qui nous ont précédés. La reconstruction d'un nouvel auteur laisse donc apparaître plus ouvertement le présupposé de toute lecture contrauctoriale. Le lecteur contrauctorial refuse à la preuve par l'auteur un caractère incontestable, pour la ramener à un statut d'argument qui rend l'interprétation persuasive, sans pour autant la rendre vraie. Aussi bien, il répond à une interprétation donnée par un discours autrement argumenté et autrement persuasif. Le « Testament d'Ésope » de La Fontaine, étudié ici par Arnaud Welfringer, a valeur exemplaire en ce que le discours d'Ésope, figure auctoriale d'autorité, y est donné non comme le discours le plus vrai, mais comme le discours le plus persuasif. Par quoi, plus largement, il est parfaitement possible de construire l'auteur qui convient à une argumentation, ou à un usage du texte, non pour prouver la vérité de son interprétation, mais pour en renforcer la force persuasive dans une optique rhétorique. L'hypothèse d'une lecture contrauctoriale a donc une valeur polémique générale : il ne s'agit pas seulement de réagir à l'obstacle qui se voit opposé à ma lecture (on ne peut dire cela de Pascal), mais de renvoyer le discours proauctorial à son statut de discours persuasif et non pas descriptif.

L'interprétation comme écriture

Cette reconsidération du statut du discours critique, compris sous un angle plus rhétorique que scientifique, explique les nombreux croisements entre écriture et lecture que nous avons pu observer. Si la pose contrauctoriale est un moyen d'échapper à la force argumentative d'un discours antérieur, de s'autoriser à s'emparer du texte, on s'étonne moins de la retrouver chez les écrivains autant, voire plus, que chez les spécialistes de la littérature. L'attaque contre une figure antérieure accompagne dans son essor l'écriture en train de naître. Inversement, on s'explique mieux que les textes critiques observés dans une optique contrauctoriale retrouvent des gestes de l'écriture littéraire : la transmotivation, geste hypertextuel, est aussi un geste critique, comme le montre Florian Pennanech, et Jean Bellemin-Noël dans sa « Lettre

à Michel Leiris » ne s'attaque à Michel Leiris que pour proposer sa propre version de son œuvre, pour la réécrire¹³. On peut aussi se demander si le recours fictif à un « narrateur paranoïaque » chez Pierre Bayard ne doit pas se comprendre comme la construction d'un *ethos* propre à s'opposer à une rhétorique fondée sur l'argument auctorial¹⁴. Si l'auteur est une construction qui rend persuasif l'exposé de notre lecture, rien n'empêche de lui opposer une autre construction, celle d'un narrateur soupçonneux qui donnera force de conviction à une autre lecture. Pour le dire autrement, l'auteur et le critique ne sont pas forcément dans une relation harmonieuse où le second servirait le premier. Un auteur et un critique pour un seul texte, cela fait parfois un auteur de trop, voire un lecteur de trop, deux figures en tout cas qui ont légitimité à s'emparer du texte. Entre l'auteur et son lecteur apparaît une relation de rivalité, mise en lumière par la lecture ouvertement contrauctoriale.

Moment ou méthode

Même décrite comme une manière d'interroger le statut du discours critique, et non pas comme une simple position polémique, voire défensive, où l'on s'appuierait sur une opposition ponctuelle à un auteur pour fonder une nouvelle lecture, la lecture contrauctoriale apparaît comme une étape provisoire dans l'histoire, individuelle ou collective, de la lecture critique. Le lecteur contrauctorial s'allège du poids illusoire de l'argument auctorial pour s'autoriser à lire autrement, mais pas forcément contre.

De cette manière de révolte ponctuelle, peut-on faire une méthode, une (autre) manière de lire, valable en soi ? Trois pistes se dégagent de cette réflexion collective. En premier lieu, la lecture

13. Voir Sophie Rabau, « Lecture contrauctoriale: besoin d'auteur », *Atelier de théorie littéraire de Fabula*, www.fabula.org/atelier.php?Besoin_d'auteur [page consultée le 30 août 2011].

14. « L'humour est pour moi au cœur de mon écriture, dans la mesure où mes textes ne sont pas à mettre à mon compte, en tant qu'énonciateur, mais au compte, à chaque fois, d'une sorte de "narrateur paranoïaque". » Entretien de Pierre Bayard avec Franck Wagner, *Vox Poetica*, www.vox-poetica.org/entretiens/intBayard.html [page consultée le 30 août 2011].

contrauctoriale peut être le signe qu'on fait usage du texte, plus qu'on ne l'interprète pour en rendre le sens. Comme le suggère ici Marc Escola, le lecteur peut avoir besoin du texte, pour écrire, pour réécrire, pour réfléchir, pour agir peut-être. On ne sert plus l'auteur mais on se sert de son texte, quitte pour cela à desservir celui qui l'écrivit, à ne pas tenir compte de sa démarche propre. Il reste alors à préciser le rapport entre usage et interprétation du texte. En premier lieu, quand l'interprète fait usage du texte sans le dire, voire sans le savoir clairement, n'est-il pas susceptible de devoir assumer (ou masquer) une attitude contrauctoriale ? En second lieu, on peut se demander s'il existe une seule interprétation dont le seul propos serait uniquement de servir l'auteur : si l'interprétation n'était d'aucune utilité au lecteur, aurait-elle seulement lieu et toute restitution du sens n'est-elle pas, partiellement au moins, intéressée ? Dans ce cas, l'argument auctorial est le moyen d'autoriser l'usage qu'accompagne l'interprétation. Une lecture ouvertement contrauctoriale ferait simplement l'économie de cet argument. Richard Rorty, que cite dans son article Marc Escola, suggère que l'interprétation est un usage comme un autre. La lecture contrauctoriale laisse à penser que la réciproque est vraie, que l'usage est une interprétation comme une autre, à la seule nuance près que l'autorité auctoriale ne lui est pas nécessaire. Une deuxième piste, ouverte ici par Laurent Zimmermann, nous conduirait plutôt à substituer la complexité à l'univocité : on remplacerait l'auteur contré non pas par une autre figure d'autorité univoque, mais par une instance qui supporte contradictions et multiplicité. L'auteur n'est pas absent mais il n'est plus le garant d'une cohérence absolue, ce qui est une manière de « renverser un pouvoir sans le prendre ni l'occuper », selon la formule de Laure Depretto, ici même. Enfin et plus radicalement, il faudrait peut-être se demander si la lecture contrauctoriale n'est pas, sans que nous nous en apercevions, la condition de possibilité de toute interprétation. Interpréter, c'est en effet présupposer, au moins, un manque ou un défaut de l'auteur qui laisse d'une manière ou d'une autre quelque chose à éclaircir. À dire que le texte est limpide, l'auteur sans faille, on dit aussi l'inutilité de toute nouvelle exégèse. Cela est d'autant plus vrai que ce que nous nommons « l'auteur » est bien souvent la construction laissée par les

lecteurs qui nous ont précédés : lire contre cet auteur-là, c'est tout simplement s'inscrire dans la chaîne des générations interprétatives.

Qui fait obstacle à quoi ? (valider, valider toujours)

Ces propositions peuvent bien sûr entraîner l'objection classique du relativisme absolu : si l'auteur est une construction argumentative, comment pourra-t-on déclarer qu'une interprétation est meilleure qu'une autre, et ne fait-on pas obstacle à la possibilité même d'une herméneutique, voire d'une histoire ?

À cette objection, on fera trois ébauches de réponse, avant d'entrer dans le vif du propos contrauctorial.

– Premièrement, dire que l'approche historique fondée sur la quête des faits donne naissance, dans l'interprétation littéraire, à un discours persuasif, n'est pas une manière de vouloir l'empêcher ou d'en dénoncer l'impertinence. Il est temps de se dire – n'est-ce pas un lieu commun pour les épistémologues de l'histoire ? – que toute histoire, et notamment l'histoire de l'auteur, est interprétation et non description, et que ce n'est pas là une tragédie.

– Deuxièmement, ce n'est pas l'idée d'une lecture contrauctoriale qui interdit l'approche historique de l'auteur, mais bien plutôt l'approche historique qui, transformant le savoir de l'auteur en une pierre de touche incontestable, fait obstacle à toute autre approche qui ferait fi de l'auteur. Dire que l'auteur historique est un argument et non un fait n'est pas faire obstacle à une interprétation historique, c'est empêcher que cette interprétation historique fasse obstacle à un autre rapport à l'auteur et au texte.

– Troisièmement, s'il faut valider, sommes-nous forcés de le faire seulement en fonction de la supposée vérité auctoriale ? S'opposer à l'auteur, on le verra dans les pages qui suivent, revient le plus souvent à faire usage du texte ou à le réécrire pour lui assurer une pérennité, voire une productivité. Évaluer une interprétation pour sa productivité, et non seulement pour sa fidélité, la faire aller vers le futur et non pas seulement vers le passé, c'est peut-être ce qui anime d'abord une lecture – qui est aussi une écriture, contrauctoriale. Lire contre, c'est aussi lire tout contre, pour s'appuyer en s'opposant, et par cet appui polémique se donner les moyens d'écrire la suite...